

collection
tiré à part

**John
R. Searle**

déconstruction
le langage dans tous ses états

traduit de l'anglais et postfacé par Jean-Pierre Cometti

81
SEA

l'éclat

JOHN R. SEARLE

DÉCONSTRUCTION

ou

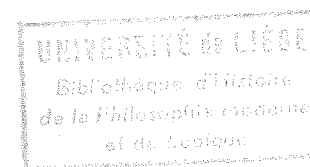
le langage dans tous ses états

traduit de l'anglais (USA)

avec une postface

par

Jean-Pierre Cometti



tiré à part

EDITIONS DE L'ECLAT

TITRE ORIGINAL: THE WORD TURNED UPSIDE DOWN

© 1983. John R. Searle.

© 1992. Editions de l'éclat – 30250 Combas, pour la traduction française et la présente édition.

DECONSTRUCTION OU

LE LANGAGE DANS TOUS SES ETATS¹

I

Le mot « Déconstruction » désigne un courant actuellement influent de la critique littéraire américaine. La théorie qui lui est liée n'a pas été créée par des critiques littéraires, mais par un professeur de philosophie français: Jacques Derrida, qui doit lui-même un bon nombre de ses idées à Nietzsche et à Heidegger. Culler s'exprime en tant que disciple de Derrida; le premier but qu'il poursuit vise à offrir une présentation de la philosophie de son maître et à en montrer « la portée pour les questions les plus importantes de la théorie littéraire » (p. 12)².

En quoi consiste exactement la déconstruction, et pourquoi est-elle devenue si influente dans la critique littéraire américaine, tandis qu'elle demeure largement ignorée des philosophes américains? Je suis convaincu

1. Texte initialement publié dans la *New York Review of Books* le 27 octobre 1983, sous le titre: « The Word Turned Upside Down », à l'occasion de la parution du livre de Jonathan CULLER, *On Deconstruction: Theory and Criticism after Structuralism*, Cornell University Press, New York Ithaca 1983 (n.d.t.).

2. Les pages indiquées entre parenthèses dans le texte renvoient toutes à l'ouvrage de J. Culler dans l'édition de Cornell University Press (n.d.t.).

que si l'on demandait à la plupart de ceux qui pratiquent la déconstruction d'en donner une définition, non seulement ils se montreraient incapables d'en proposer une, mais ils verraient dans cette requête proprement dite une expression du « logocentrisme » que la déconstruction a précisément pour ambition de déconstruire. Par « logocentrisme », ils désignent généralement l'intérêt pour la vérité, la rationalité, la logique et « le mot » qui marque la tradition philosophique occidentale. Il me semble toutefois que le meilleur moyen de parvenir à une définition, en tout cas pour commencer, consiste à y voir, en s'autorisant pour cela d'un grand nombre de ses praticiens, un ensemble de méthodes d'approche des textes, un ensemble de stratégies textuelles destinées pour une large part à miner les tendances logocentriques qui sont les nôtres. L'un des nombreux mérites du livre de Culler consiste à fournir un catalogue de ces stratégies, ainsi qu'une caractérisation de leurs finalités communes :

Déconstruire un discours consiste à montrer comment il mine la philosophie à laquelle il prétend, ou la hiérarchie des oppositions auxquelles il fait appel, en identifiant dans le texte les opérations rhétoriques qui confèrent à son contenu un fondement présumé, son concept-clé ou ses prémisses (p. 88).

Il existe de nombreuses stratégies de ce genre. Trois d'entre elles, au moins, présentent toutefois un relief particulier. La première, et la plus importante pour le déconstructionniste, consiste à se mettre à l'affût de toutes les oppositions binaires traditionnelles qui font partie de l'histoire intellectuelle occidentale. Celles-ci, par exemple : parole/écriture, masculin/féminin, vérité/fiction, littéral/métaphorique, signifié/signifiant, réalité/apparence. Selon le déconstructionniste, dans des oppositions de ce genre le premier terme, celui qui se trouve à gauche, bénéficie d'un rang supérieur à celui qui est à droite, lequel est tenu pour « une complication, une négation, une manifestation ou un perturbation du premier »

(p. 93). Ces oppositions hiérarchisées sont supposées se situer en plein cœur du logocentrisme et de son intérêt obsessionnel pour la rationalité, la logique et la recherche de la vérité.

Le but que se fixe le déconstructionniste consiste à miner ces oppositions, en minant ainsi le logocentrisme. Pour cela un renversement de la hiérarchie doit tout d'abord être opéré, cette tentative consistant à montrer que le terme de droite est en réalité le terme premier, et que celui de gauche n'en est qu'un cas particulier, ou encore que le terme de droite est la condition de possibilité du terme de gauche. Ce *déplacement* donne de bien étranges résultats. C'est ainsi que la parole s'avère n'être qu'une forme d'écriture, la compréhension une forme d'incompréhension, et que ce que nous tenons pour un langage pourvu de sens peut être réduit à un jeu libre de signifiants, voire au processus infini à la faveur duquel les textes se greffent les uns aux autres. Mais une telle manœuvre ne représente que le premier aspect d'une procédure qui se déroule en fait en deux temps (« un double geste, une double science, une double écriture », J. Derrida, *Marges*, p. 392³). Dans un deuxième temps, il s'agit d'aboutir à « un déplacement général du système » (p. 86). Le but consiste alors à re-situer, détruire ou déplacer la totalité du système des valeurs qui s'exprime dans l'opposition classique. Cela aussi donne d'étranges résultats. Car il apparaît désormais que la parole et l'écriture sont toutes deux des formes d'« archi-écriture », que « l'homme et la femme sont l'un comme l'autre des variantes de l'archi-femme » (p. 171), etc. « L'archi-écriture » réforme le « concept vulgaire d'écriture » en fournissant un nouveau concept qui inclut désormais à la fois la parole et l'écriture. Quant à savoir s'il existe ou non un

3. Les livres de Derrida cités par J. Searle dans le corps du texte sont les suivants : *De la grammatologie*, Minuit, Paris 1969 ; *Marges*, Minuit, Paris 1972 ; *Positions*, Minuit, Paris 1972 (n.d.t.).

« concept vulgaire de la femme » qui réclamerait une telle réforme, cela n'est pas explicitement établi, mais l'on peut raisonnablement penser que Culler en est convaincu.

Une seconde stratégie consiste à rechercher dans le texte des mots-clés qui en trahissent pour ainsi dire le jeu. Certains mots-clés « appartiennent à des oppositions essentielles au contenu du texte, mais ils fonctionnent aussi de telles manières qu'ils minent ces oppositions » (p. 213). Les exemples que donne Culler sont ceux du « *parergon* » chez Kant, du « *pharmakon* » chez Platon, du « supplément » chez Rousseau et de l'« hymen » chez Mallarmé :

Ces termes représentent les points où les efforts destinés à défendre ou à imposer des conclusions logocentriques se font eux-mêmes sentir dans un texte, comme des moments opaques, étrangement inquiétants, de nature à produire un commentaire fructueux. (p. 213)

Un exemple nous en est offert par la découverte derridienne du mot « supplément », chez Rousseau, utilisé pour évoquer aussi bien son expérience sexuelle que sa théorie de l'écriture. De l'écriture, celui-ci suggère en effet qu'elle est un supplément (de la parole), et de la masturbation qu'elle est un supplément (du sexe). Derrida en tire que « dans la chaîne des suppléments, il était difficile de séparer l'écriture de l'onanisme » (*De la grammatologie*, p. 235).

Une troisième stratégie consiste à prêter une attention soutenue à des aspects marginaux du texte : le genre de métaphores qui s'y manifestent par exemple, car de tels aspects marginaux « constituent des indices de ce qui est réellement important » (p. 146).

A s'en tenir à la présentation qu'en donne Culler, il faut bien dire que la déconstruction n'apparaît pas sous un jour particulièrement favorable ; mais c'est à ses résultats que l'on juge une méthode d'analyse textuelle. Tournons-nous donc vers quelques-uns des exemples où Culler et Derrida nous montrent quel en est exactement le fonctionnement présumé. L'exemple paradigmatique de Culler, celui qu'il propose afin de montrer comment les opérations et les caractérisations variées de la déconstruction « peuvent converger dans la pratique » (p. 86), est celui qu'il présente comme la déconstruction nietzschéenne de la causalité.

Supposons que quelqu'un ressent une douleur. Par voie de conséquence, il se mettra en quête d'une cause et, en supposant qu'il aperçoive une épingle, il en inférera un lien qui le conduira à renverser l'ordre de la perception ou du phénomène : *douleur ... épingle*, au bénéfice d'une séquence causale : *épingle ... douleur*. Le fragment du monde extérieur dont nous devenons conscient succède à l'effet qu'il a eu sur nous, et il est projeté *a posteriori* comme sa « cause » (p. 86).

Jusqu'ici, nous n'avons pas l'impression d'avoir assisté à la déconstruction de quoi que ce soit. Culler, lui, en juge différemment. Mais si l'on veut se faire une idée du style d'argumentation déconstructionniste, il ne sera pas inutile de le citer plus longuement :

Soyons aussi explicite que possible sur ce que ce simple exemple implique (...) On prétend que l'expérience de la douleur est la *cause* sous l'effet de laquelle nous découvrons l'épingle et donc la *cause* de la production d'une *cause* [je souligne]. Pour déconstruire la causalité, on doit opérer avec la notion de cause et l'appliquer à la causation elle-même. (p. 87).

Par là, on « affirme la nécessité de la cause tout en lui refusant toute justification rigoureuse » (p. 88). Bien plus :

La déconstruction renverse l'opposition hiérarchisée du schème causal. La distinction de la cause et de l'effet fait de la cause une origine, logiquement et chronologiquement première. L'effet est dérivé, secondaire ; il dépend de la cause. Sans explorer les raisons qui plaident en faveur de cette hiérarchie ou ses implications, notons que, en opérant au cœur de l'opposition, la déconstruction inverse la hiérarchie en produisant une redistribution des propriétés. *Si l'effet est la cause grâce à laquelle la cause devient une cause, alors c'est l'effet, et non la cause, qui doit être considéré comme l'origine.* En montrant que l'argument qui assure à la cause sa position peut être utilisé en faveur de l'effet, on met au jour, tout en la détruisant, l'opération rhétorique dont la hiérarchisation procède, et l'on produit un déplacement significatif (p. 88, [je souligne]).

Bien loin de démontrer le pouvoir de la déconstruction, je serais plutôt tenté de voir dans la discussion que propose Culler de cet exemple un tissu de confusions. Voici quelques-unes de ses fautes les plus manifestes.

1. Dans l'exemple mentionné, il n'y a pas la moindre chose qui permette de soutenir que « l'effet est la cause de la production d'une cause » ou que « l'effet est la cause grâce à laquelle la cause devient une cause ». L'expérience de la douleur est la cause [*causes us*] qui nous entraîne à en rechercher la cause ; elle est ainsi indirectement la cause de la découverte de la cause. L'idée qu'elle *produit* la cause est très exactement à l'opposé de ce que cet exemple montre en réalité.

2. Le mot « origine » est utilisé en deux sens tout à fait distincts. Si « origine » signifie origine causale, alors l'épingle est l'origine causale de la douleur. Si « origine » signifie origine épistémique, c'est-à-dire ce qui nous permet de la découvrir, alors l'expérience de la douleur est l'origine de notre découverte de sa cause. Mais c'est comme mettre une pure et simple confusion que d'en conclure

l'existence d'un sens unitaire du mot « origine », aux termes duquel : « c'est l'effet, et non pas la cause, qui devrait être considéré comme l'origine ».

3. Il n'existe aucune hiérarchie logique entre la cause et l'effet ; ces deux termes sont corrélatifs : chacun trouve sa définition dans les termes de l'autre. *L'O. E. D.*, par exemple, définit la « cause » comme « ce qui produit un effet » et l'« effet » comme « ce qui possède une cause » ou est « produit par une cause ».

4. Contrairement à ce que prétend Culler, rien, dans l'exemple choisi, n'est de nature à montrer que la causation manque de « justification rigoureuse », ou qu'un « déplacement significatif » s'est produit. Nos préjugés du sens commun, pour ce qui concerne la causalité, méritent certainement d'être minutieusement examinés et critiqués ; mais il n'y a rien, dans la discussion de Culler, qui exigerait de nous quelque modification que ce soit dans nos représentations les plus naïves de la causalité.

Sans doute serait-il injuste de condamner la déconstruction sur la base de ce seul exemple, même si celui-ci représente, aux yeux de Culler, un paradigme des vertus qu'il prête à la méthode déconstructionniste. Tournons-nous donc maintenant vers l'exemple de déconstruction auquel Derrida fait constamment appel : la déconstruction de l'opposition entre la parole et l'écriture. Celle-ci est destinée à montrer que l'écriture est première, en vérité, et que la parole est en vérité une forme d'écriture. A première vue, la question paraît philosophiquement secondaire. Même dans un domaine comme celui de la philosophie du langage, la plupart des auteurs ne prêtent guère attention aux différences et aux similitudes qui existent entre le langage écrit et le langage parlé. Mais Derrida, lui, accorde à cette question une importance cruciale. Il pense que le « privilège » de la langue orale aux dépens de l'écriture, la « répression » de l'écriture, ne représente rien moins que « l'opération fondamentale de

toute une époque », celle qui commence avec Platon et se perpétue à travers le logocentrisme de la philosophie contemporaine. Bref, à ses yeux le logocentrisme repose sur le phonocentrisme. Voici un passage tout à fait typique, que je citerai amplement, afin de rendre sensible le style dans lequel Derrida s'exprime lui-même :

Le privilège de la *phonè* ne dépend pas d'un choix qu'on aurait pu éviter. Il répond à un moment de l'économie (disons de la « vie », de l'« histoire » ou de l'« être comme rapport à soi »). Le système du « s'entendre-parler » à travers la substance phonique – qui *se donne* comme signifiant non-extérieur, non-mondain, donc non empirique ou non-contingent – *a dû dominer pendant toute une époque l'histoire du monde* [je souligne], a même produit l'idée de monde, l'idée d'origine du monde à partir de la différence entre le mondain et le non-mondain, le dehors et le dedans, l'idéalité et la non-idéalité, l'universel et le non-universel, le transcendantal et l'empirique, etc. (*De la Grammatologie*, p. 17, cité par Culler, p. 107).

A première vue, voilà une affirmation qui paraît bizarre. La distinction de la parole et de l'écriture ne présente aucune importance particulière pour Platon, Aristote, Thomas d'Aquin, Descartes, Kant, Spinoza, Hume, etc. De cette liste, Platon est le seul philosophe dont Derrida fournisse la preuve d'un privilège accordé à la parole : Platon qui, dans le *Phèdre*, a énoncé quelques remarques sur l'impossibilité de soumettre les textes écrits à un questionnement. Platon soulignait, il est vrai, avec raison, la possibilité de poser des questions à une personne qui parle et l'impossibilité d'y parvenir de la même façon⁴ lorsque nous avons affaire à un texte écrit. Notons bien

4. Il n'est pas interdit de penser que si Derrida et Culler se livrent à une lecture si singulière des remarques que Platon et Aristote consacrent à la relation de la parole et de l'écriture, c'est parce qu'ils ne se rendent pas compte que les Grecs de l'Antiquité lisaient toujours à haute voix. Notre pratique de la lecture silencieuse, lèvres closes, leur était en fait inconnue, « une chose rare », jusqu'au moyen-âge (cf. W. B. STANFORD, *The Sound of Greek*, University of California Press, Berkeley 1967 [sur cette question, on se reportera aussi avec profit au livre de Jesper SVENBRO, *Phrasikleia. Anthropologie de*

que tous ces philosophes s'attaquent à des questions comme l'universel et le particulier, le transcendantal et l'empirique, etc. Pour eux, il s'agit de questions qui ne procèdent pas plus de la distinction de l'oral et de l'écrit qu'elles ne dépendent du statut « privilégié » de l'oral. Husserl, l'un des points de mire de Derrida, représente un exemple rare, même s'il n'est pas unique, de penseur aux yeux de qui la signification, dans le langage parlé, bénéficie d'une présence largement supérieure à celle des textes écrits. A s'en remettre à l'interprétation de Derrida, pour Husserl, comme pour la philosophie, et par conséquent pour « l'histoire du monde durant toute une époque », y compris le présent, il est cependant essentiel de privilégier ainsi illusoirement la parole par rapport à l'écriture.

Si nous devons apprécier l'affirmation de Derrida à sa valeur immédiate, nous n'aurions alors, me semble-t-il, qu'à lui opposer un argument d'égale plausibilité, pour ne pas dire d'une plausibilité supérieure. On pourrait ainsi faire valoir que, du développement que la logique aristotélicienne a connu au Moyen-âge, en passant par la *caractéristica universalis* de Leibniz, jusqu'à Frege et Russell et aux développements actuels de la logique symbolique, c'est exactement l'inverse qui s'est produit : en s'intéressant prioritairement à la logique et à la rationalité, les philosophes ont été poussés à considérer prioritairement le langage écrit comme le véhicule le plus évident des relations logiques. De fait, si l'on songe à la philosophie d'aujourd'hui, il a fallu attendre les années cinquante pour qu'un verdict sérieux soit prononcé, au nom des langues vernaculaires ordinairement parlées, contre les langues symboliques idéales écrites utilisées en logique mathématique. C'est pourquoi les affirmations toni-

la lecture en Grèce ancienne, La Découverte, Paris 1988, et à celui de Maria TASINATO, *L'œil du silence*, Verdier, Lagrasse 1989 (n.d.t.)). C'est à la lumière de ce fait qu'il convient de comprendre les déclarations d'Aristote lorsqu'il soutient que : « les mots prononcés représentent l'expérience mentale, tandis que les mots écrits représentent les mots prononcés ».

truantes de Derrida sur « l'histoire du monde durant toute une époque », ne doivent pas être considérées comme l'expression d'une vision apocalyptique, mais comme le pur et simple effet d'un défaut d'information.

Ce qu'il y a d'ahurissant et d'absolument improbable dans les affirmations de Derrida permet toutefois d'entrevoir l'existence d'un enjeu beaucoup plus profond vers lequel il convient maintenant de se tourner. Quant à la tentative destinée à montrer que l'écriture est en vérité première, et que la parole est en vérité une forme d'écriture, la stratégie de Derrida consiste à identifier les traits que « le concept classique d'écriture attribuée à l'écriture », pour montrer ensuite que ces caractères appartiennent aussi bien à la parole. Ainsi, comme les mots écrits, les mots parlés se prêtent à la répétition ; dans les termes auxquels Derrida donne sa préférence, ils sont « itérables » ; ils possèdent en commun un caractère conventionnel, la possibilité d'être mal compris et, plus fondamentalement, peut-être, de faire appel à un système de différences. Ce dernier caractère joue un rôle crucial dans l'argumentation. Les idées de Derrida procèdent de l'œuvre du linguiste suisse Ferdinand de Saussure qui écrivait : « Les phonèmes, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ne sont pas caractérisés par leur propre qualité positive, mais simplement par le fait qu'ils sont distincts. Les phonèmes se définissent, par-dessus tout, comme des entités oppositionnelles relatives et négatives. » (Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 1190). Il s'agit d'un fait que Saussure résume de la manière suivante : « dans le langage il n'y a que des différences » (p. 120). Ainsi, par exemple, la fonction de "t" dans "table" ne dépend pas de ses seules propriétés acoustiques, mais de son appartenance à une classe différente de la classe des propriétés acoustiques des autres éléments qui nous permettent de distinguer "table" de "sable", "bol" de "sol", etc. Le langage repose sur un système d'éléments dont le fonctionnement

essentiel dépend des *différences* qui existent entre les éléments du système. Il s'agit d'un point important. Mais voyons ce que Derrida en fait.

Le jeu des différences suppose en effet des synthèses et des renvois qui interdisent qu'à aucun moment, en aucun sens, un élément simple soit présent en lui-même et ne renvoie qu'à lui-même. Que ce soit dans l'ordre du discours parlé ou du discours écrit, aucun élément ne peut fonctionner comme signe sans renvoyer à un autre élément qui lui-même n'est pas simplement présent. *Cet enchaînement fait que chaque « élément » – phonème ou graphème – se constitue à partir de la trace en lui des autres éléments de la chaîne ou du système.* Cet enchaînement, ce tissu, est le texte qui ne se produit que dans la transformation d'un autre texte. Rien, ni dans les éléments ni dans le système, n'est nulle part ni jamais simplement présent ou absent. Il n'y a, de part en part, que des différences et des traces de traces. (*Positions*, p. 38)

Le présent passage se distingue des conceptions de Saussure par une importante modification. L'assertion justifiée selon laquelle les éléments du langage ne fonctionnent en tant que tels qu'en raison des différences qui existent entre eux y est convertie dans l'assertion erronée selon laquelle ces mêmes éléments « consistent dans » (Culler) ou « sont constitués par » (Derrida) les *traces* des autres éléments. « Il n'y a, partout, que des différences et des traces de différences. » Mais la seconde thèse n'est nullement équivalente à la première, et elle n'en découle pas non plus. Du fait que les éléments fonctionnent comme ils fonctionnent à cause de leurs relations avec les autres éléments, on ne peut absolument pas déduire que « rien, ni dans les éléments ni dans le système, n'est jamais, où que ce soit, simplement présent ou absent » et qu'« il n'y a partout que des différences et des traces de traces ». En vérité, comme cela était déjà le cas pour la déconstruction de la causalité chez Culler, ce que montre l'argument se situe exactement à l'opposé de ce que Derrida veut lui faire dire. Prenons un exemple. Si je comprends l'énoncé : « le chat est sur la carpe » comme je le com-

prends, c'est parce que je sais comment il pourrait entrer en relation avec un ensemble indéfini – en vérité infini – d'autres énoncés comme : « le chien est sur la carquette », « le chat est sur le canapé », etc. Mais si je comprends les différences entre les deux énoncés : « le chat est sur la carquette » et « le chien est sur la carquette », précisément comme je les comprends, c'est parce que le mot « chat » est présent dans le premier et absent dans le second, tandis que le mot chien est absent dans le premier et présent dans le second. Le système des différences ne subvertit en rien la distinction entre la présence et l'absence ; au contraire le système des différences consiste précisément en un système de présences et d'absences. Or cette oblitération des éléments en faveur des traces constitue l'une des clés, voire la clé de la philosophie derridienne du langage, sinon, comme on pourrait le montrer, de toute la métaphysique de la déconstruction. Car le pas suivant consiste à prétendre que le langage se réduit à un tel ensemble de « traces conventionnelles ». Une fois ce pas accompli, Derrida peut redéfinir sans difficulté l'écriture de manière telle que tout langage, qu'il soit parlé ou écrit, se ramène à l'écriture : la trace conventionnelle est « la possibilité commune à tous les systèmes de significations » (*De la Grammatologie*, p. 46). La preuve que la parole est en vérité écriture devient dès lors d'une commodité tout à fait banale, l'écriture ayant été préalablement redéfinie de manière à envelopper les deux. C'est ce que révèle le passage suivant – je le citerai à nouveau amplement, à titre d'illustration, tant pour le style que pour la « substance » :

Le phonologisme ne souffre aucune objection tant que l'on conserve les concepts courants de parole et d'écriture qui forment le tissu solide de son argumentation. Concepts courants, quotidiens et de surcroît, ce qui n'est pas contradictoire, habités par une vieille histoire, limités par des frontières peu visibles, mais d'autant plus rigoureuses. Nous voudrions plutôt suggérer que la prétendue dérivation de l'écriture, si réelle et si massive qu'elle soit, n'a été possible

qu'à une condition : que le langage « originel », « naturel », etc., n'ait jamais existé, qu'il n'ait jamais été intact, intouché par l'écriture, qu'il ait toujours été lui-même une écriture. Archi-écriture dont nous voulons ici indiquer la nécessité et indiquer le nouveau concept ; et que nous ne continuons à appeler écriture que parce qu'elle communique essentiellement avec le concept vulgaire de l'écriture. Celui-ci n'a pu historiquement s'imposer que par la dissimulation de l'archi-écriture, par le désir d'une parole chassant son autre et son double et travaillant à réduire sa différence. Si nous persistons à nommer écriture cette différence, c'est parce que, dans le travail de répression historique, l'écriture était, par situation, destinée à signifier le plus redoutable de la différence. Elle était ce qui, au plus proche, menaçait le désir de la parole vive, ce qui du dedans et dès son commencement, l'entamait. Et la différence, nous l'éprouvons progressivement, ne se pense pas sans la trace. (*De la Grammatologie*, pp. 82-83)

En outre, après que le dispositif discursif portant sur les traces et les différences a été traité comme définissant l'écriture, la textualité, il ne reste plus qu'à l'appliquer indifféremment à toute chose, que ce soit à l'expérience, à la distinction de l'absence et de la présence ou à la distinction de la réalité et de la représentation. Une fois que l'écriture a été définie en termes de différences et de traces, et une fois que l'on en a décrété l'omniprésence, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'on découvre qu'en réalité tout n'est jamais qu'écriture : « Il n'y a jamais eu que de l'écriture ; il n'y a jamais eu que des suppléments, des significations substitutives qui n'ont pu surgir que dans une chaîne de renvois différentiels, le "réel" ne survivant, ne s'ajoutant qu'en prenant sens à partir d'une trace, et d'un appel de suppléments, etc. » (*De la Grammatologie*, p. 228). Et encore : « il n'y a pas de hors-texte » (p. 227).

En conservant tout cela présent à l'esprit, nous pouvons maintenant procéder à une évaluation générale de l'opération grâce à laquelle la distinction de la parole et de l'écriture peut être déconstruite.

1. La singulière lecture de l'histoire de la philosophie occidentale qui consiste à prêter aux philosophes, au bénéfice du langage parlé, une condamnation globale de l'écriture n'est absolument pas motivée par une lecture effective des textes qui appartiennent aux figures dominantes de la tradition philosophique. Derrida n'aborde de manière précise que trois figures majeures : Platon, Rousseau et Husserl. Ce qui l'y pousse, en fait, c'est sa conviction que dans l'affaire du logocentrisme, tout tourne autour de cette question. A partir du moment où il lui paraît possible de voir dans les caractères qui appartiennent à une notion convenablement redéfinie de l'écriture une définition des questions dont la philosophie s'est souciée : une définition de la vérité, de la réalité, etc., Derrida considère qu'il est en mesure de déconstruire ces notions.

2. La preuve que la parole se ramène en vérité à l'écriture, que l'écriture est première, cette preuve repose sur une redéfinition. Au moyen de méthodes de ce genre, on peut prouver n'importe quoi : qu'en réalité les riches sont pauvres, que le vrai est faux, etc. Le seul intérêt qu'un tel effort pourrait présenter réside dans les motifs qui commandent la redéfinition.

3. Les motifs qui commandent une redéfinition de l'écriture destinée à en « réformer » le « concept vulgaire » ne reposent pas sur une réelle étude empirique des similitudes et des différences existant entre les deux formes. Pas du tout. Aucun cas n'y est fait de ce que la parole est parlée et l'écriture écrite, par exemple, ou de ceci que les textes écrits, en raison des effets qui leurs sont propres, tendent à bénéficier d'une permanence temporelle qui n'appartient pas aux mots prononcés. Mieux, ces motifs reposent sur une représentation erronée du mode de fonctionnement des différences, une représentation qui n'est nullement innocente, car elle est destinée à

procurer au dispositif de l'écriture, ainsi caractérisé, une capacité d'application tout à fait générale à l'expérience, à la réalité, etc.

J'espère que les passages cités suffiront à illustrer tant soit peu le style de l'écriture derridienne. Michel Foucault a jadis caractérisé cette démarche d'« obscurantisme terroriste ». Chez Derrida, ce qui est écrit est si obscur qu'il est impossible d'apprécier avec exactitude en quoi consiste la thèse qu'il défend (d'où l'« obscurantisme »), si bien que si l'on entreprend de la critiquer, l'auteur réplique : « vous m'avez mal compris ; vous êtes idiot » (d'où le « terrorisme »).

III

Que sommes-nous donc en mesure d'attendre de la déconstruction ? De manière caractéristique, le déconstructionniste ne cherche pas à *prouver* ou à *réfuter*, à *établir* ou à *confirmer* ; son ambition n'est pas d'*atteindre* la vérité⁵. Bien au contraire, une telle famille de concepts fait intégralement partie du logocentrisme qu'il entend dépasser ; son ambition consiste à *miner*, *mettre en question*, *surmonter*, *transgresser* ou *mettre au jour les compllicités*. L'objet de ses visées ne se limite pas à un ensemble de textes philosophiques et littéraires ; il s'étend à la conception occi-

5. Sur la question du vrai, Culler voudrait jouer sur les deux tableaux. Il déclare que la vérité est une sorte de fiction (p. 181) et que « la vérité est à la fois ce qui peut être démontré à l'intérieur d'un cadre choisi et ce qui est tout simplement le cas, *qu'il y ait ou non quelqu'un pour le croire ou le valider* » (p. 154). Le passage en italiques ne s'accorde pas avec l'idée de la vérité comme fiction, pas plus qu'il n'appartient à l'esprit de la déconstruction.

dentale de la rationalité et à l'ensemble des présuppositions qui sous-tendent nos conceptions du langage, de la science et du sens commun, comme la distinction de la réalité et de l'apparence, de la vérité et de la fiction. Selon Culler, « l'effet des analyses déconstructionnistes, comme de nombreux lecteurs peuvent en témoigner, c'est la connaissance et les sentiments de maîtrise qu'elles nous donnent » (p. 225). Ce qu'il y a de gênant dans cette affirmation, c'est qu'elle exige que nous ayons à notre disposition un moyen de distinguer la connaissance authentique de ses contrefaçons, un moyen de distinguer les sentiments justifiés de maîtrise qui peuvent être les nôtres des simples enthousiasmes qu'engendrent les nombreux cas de verbiage prétentieux. Les exemples fournis par Culler et par Derrida ne sont pas, pour le moins, particulièrement convaincants. Dans le livre de Culler, les exemples de connaissance et de maîtrise qui nous sont offerts sont les suivants : la parole est une forme d'écriture (*passim*), la présence est un type particulier d'absence (p. 106), la marge est en réalité centrale (p. 140), le littéral est métaphorique (p. 148), la vérité est une sorte de fiction (p. 181), la lecture est une forme de fausse lecture (p. 176), la compréhension est une forme d'incompréhension (p. 176), la santé est une forme de névrose (p. 160) et l'homme est une forme de femme (p. 171). Certains lecteurs auront peut-être l'impression que ce qui domine une telle liste n'est pas tant le sentiment de maîtrise que celui de la monotonie. Dans l'écriture déconstructionniste, la prose vise en permanence un effet de profondeur fondé sur la recherche du paradoxe, par exemple : « Les vérités sont des fictions dont la fictionnalité a été oubliée » (p. 181).

Mais il y a beaucoup mieux. Les anatomistes, à n'en pas douter, seront heureux d'apprendre que « ce que nous avons tendance à considérer comme la plupart des espaces et des lieux intimes du corps – le vagin, l'estomac, l'intestin – se réduit en fait à des poches d'extériorité

incorporées » (p. 198). Et les logiciens, à coup sûr, seront heureux d'apprendre que le logocentrisme est en fait la même chose que le phallogocentrisme. Selon Derrida, le terme « phallogocentrisme » contient l'affirmation de cette complicité : « Il s'agit d'un seul et même système : l'érection d'un logos paternel (...) et du phallus comme "signifiant privilégié" » (Derrida, cité par Culler, p. 172).

IV

Jusqu'à présent, je me suis exprimé comme si l'on pouvait voir dans l'interprétation de Culler un fidèle reflet des conceptions de Derrida. Mais je pense que Culler, en vérité, donne de Derrida une image à la fois meilleure et pire qu'il n'est en réalité. Une meilleure image, en cela qu'un grand nombre des aspects les plus insupportables de la philosophie de Derrida sont laissés de côté, ou alors fardés. Par exemple, Culler ne dit pas grand chose de la déconstruction à laquelle Derrida soumet l'idée qu'un texte peut parfois représenter le monde réel ; pas grand chose, donc, de l'affirmation derridienne aux termes de laquelle il n'existe rien en dehors du texte (« il n'y a pas de hors-texte »), une idée qui, comme je l'ai observé, est liée à la conviction que la parole se ramène en réalité à l'écriture. Mais l'image de lui qui ressort de tout cela le fait aussi passer pour beaucoup plus superficiel qu'il n'est en réalité. Cette image fait de lui l'instigateur de diverses trouvailles de traitement des textes, mais Culler ne semble pas saisir la nature des problèmes réellement profonds qui sont liés à cela aux yeux de Derrida. Culler ne semble pas avoir conscience du fait que Derrida répond à un cer-

tain nombre de thèses spécifiques propres à Husserl, ni que les armes utilisées à cette fin dérivent, pour une large part, de Heidegger (la bibliographie de Culler ne fait apparaître aucune référence à Husserl et une seule à Heidegger). Je suis convaincu que l'œuvre de Derrida, au moins pour les parties que j'en ai lues, ne se réduit pas à une série de trucs et d'embrouillaminis. Derrida s'attaque en fait à une importante question, et il commet une importante erreur. La tradition philosophique qui va de Descartes à Husserl, ainsi qu'une grande partie de la tradition philosophique qui remonte à Platon, se présente comme une recherche des fondements, qu'il s'agisse des fondements métaphysiquement certains de la connaissance, des fondements du langage et du sens, des mathématiques, de la moralité, etc. Husserl, par exemple, recherchait de tels fondements en ayant recours à un examen du contenu de son expérience consciente, exigeant que soit suspendue, ou « mise entre parenthèses », la présupposition d'une référence à un monde extérieur. Or au XX^e siècle, essentiellement sous l'influence de Wittgenstein et de Heidegger, la conviction s'est imposée que le prix accordé à une telle recherche générale, tournée vers ce genre de fondements, avait pour seul effet de nous fourvoyer. Il n'existe pas de fondements de l'éthique et de la connaissance, au sens où le supposait la métaphysique classique. Par exemple, nous n'avons pas le pouvoir, au sens traditionnel, de fonder le langage et la connaissance sur les « *sense data* », car nos *sense data* sont déjà imprégnés de nos pratiques linguistiques et sociales. Derrida considère avec raison qu'il n'existe pas de tels fondements, mais il commet ensuite la faute qui fait de lui un métaphysicien classique. La véritable faute du métaphysicien classique ne consistait pas à croire qu'il existait des fondements métaphysiques, mais à croire que, d'une manière ou d'une autre, de tels fondements étaient nécessaires. A croire que, si de tels fondements venaient à faire défaut, quelque chose serait perdu, menacé ou mis en

question. Cette croyance est celle que Derrida partage avec la tradition qu'il cherche à déconstruire. Derrida voit bien que le projet husserlien de fonder transcendentement la science, le langage et le sens commun est un échec. Mais ce qu'il ne parvient pas à voir, c'est que cela ne menace pas le moins du monde la science, le langage ou le sens commun. Comme le suggère Wittgenstein, toute chose reste parfaitement en l'état. Le seul « fondement » qui soit propre au langage, ou que le langage réclame, c'est le fait, pour les hommes, d'être biologiquement, psychologiquement et socialement constitués, de telle façon qu'ils parviennent, en l'employant, à établir des vérités, à donner et à recevoir des ordres, à exprimer leurs sentiments et leurs attitudes, remercier, louer, féliciter, etc.

On a parfois l'impression que la déconstruction est une sorte de jeu que n'importe qui peut pratiquer. Inventons, par exemple, une déconstruction du déconstructionnisme. Allons-y : dans l'opposition hiérarchisée : déconstruction/logocentrisme (phono-phallo-logocentrisme), le terme privilégié « déconstruction » est en fait subordonné au terme dévalué « logocentrisme », car afin d'établir la supériorité hiérarchique de la déconstruction, le déconstructionniste est obligé d'essayer d'établir sa supériorité, sa prééminence axiologique, en ayant recours à des moyens d'argumentation et de persuasion, c'est-à-dire en faisant appel aux valeurs logocentriques qu'il a l'ambition de dévaluer. Mais les efforts qu'il consacre à cette fin sont destinés à échouer en raison de l'inconsistance qui frappe, de l'intérieur, le concept de déconstructionnisme comme tel, et en raison de la réelle dépendance qui le place, de manière auto-référentielle, sous l'autorité d'une logique première. Sous l'effet d'une *Aufhebung* aporétique, la déconstruction se déconstruit ainsi elle-même.

Une dernière question : à supposer que la déconstruction soit affectée d'une indigence intellectuelle manifeste et évidente, et en tenant pour passablement évident qu'aux yeux de tout lecteur attentif l'empereur est nu, comment se fait-il qu'elle ait exercé autant d'influence chez les théoriciens de la littérature ? Précisons davantage le sens de la question : nous sommes, pour ainsi dire, à l'âge d'or de la philosophie du langage⁶. Cet âge n'est pas exclusivement celui des grands géants disparus : Frege, Russell et Wittgenstein ; c'est aussi celui de Chomsky et de Quine, d'Austin, de Tarski, de Grice, Dummett, Davidson, Putnam, Kripke, Strawson, Montague et d'une douzaine d'autres auteurs de premier ordre : l'âge de la grammaire générative et de la théorie des actes de langage, des sémantiques vériconditionnelles et des mondes possibles. Il ne fait aucun doute que ces théories, de manière variée, contiennent des erreurs, présentent des défauts, et qu'elles sont provisoires. Mais pour ce qui concerne la clarté, la rigueur, la précision, le champ d'application théorique et, par-dessus tout, le contenu intellectuel qui les caractérise, elles se situent à un niveau amplement supérieur à celui des philosophies de la déconstruction. A quoi tient la popularité et l'influence du déconstructionnisme chez les théoriciens de la littérature ? Comment se fait-il qu'une authentique indigence intellectuelle se soit transformée en une telle source de popu-

6. J'ai suggéré que la déconstruction n'avait bénéficié que d'un faible écho auprès des philosophes professionnels. Il existe toutefois quelques exceptions notables, particulièrement appréciées par les déconstructionnistes. Ils tendent à en être des alliés ambigus. L'un d'entre eux dépeignait Derrida comme « le genre de philosophe qui s'emploie à déconsidérer des foutaises ». On ne peut naturellement pas exclure que dans le langage du déconstructionniste cela passe pour un compliment.

larité ? A supposer que l'on veuille véritablement comprendre ce phénomène, il serait nécessaire d'en savoir beaucoup plus que moi sur la culture des départements d'anglais et autres départements de langue moderne des universités américaines. J'ai toutefois observé que parmi les divers aspects de l'idéologie déconstructionniste, il en existe un certain nombre qui concordent parfaitement avec les présuppositions qui animent un bon nombre de tentatives qui ont actuellement cours en théorie de la littérature.

Il m'est arrivé de m'exprimer devant un auditoire de critiques littéraires. Je me suis alors trouvé confronté à deux présuppositions philosophiques, tout à fait répandues dans les discussions qui ont lieu en théorie littéraire, étrangement dérivées, l'une comme l'autre, du positivisme logique. En premier lieu, la supposition qu'une distinction qui ne peut être établie avec rigueur et précision n'est pas une distinction du tout. Nombreux sont les critiques littéraires qui ne parviennent pas à admettre, par exemple, que pour une théorie de la fiction, le fait de ne pas nous autoriser à tracer une ligne de démarcation précise entre fiction et non fiction ne constitue pas une objection recevable, pas plus qu'on ne peut objecter à une théorie de la métaphore, au niveau de ses conséquences, un défaut de démarcation précise entre le métaphorique et le non métaphorique. Bien au contraire, une condition de l'adéquation de toute théorie précise portant sur un phénomène indéterminé, consiste en ce qu'elle doit précisément le caractériser comme indéterminé. Une distinction qui porte sur une famille de cas divergents, apparentés et marginaux n'en est pas moins une distinction pour autant. De celui qui se refuse à penser qu'une distinction, si elle doit être authentique, n'a pas besoin d'être établie avec rigidité, on peut dire qu'il est prêt à rejoindre Derrida et l'entreprise qui consiste à miner toutes les distinctions de ce genre. Culler, au fond, partage cette conviction. Il prétend, par exemple, que la possibilité qu'une expression

soit en même temps *utilisée* et *citée* dans le même énoncé affaiblit, d'une certaine façon, la distinction que les philosophes et les logiciens établissent entre l'*utilisation* et la *citation* des expressions (pp. 119-120). Dans le même esprit, il suppose que le fait, pour une même phrase, d'exprimer un acte de langage conscient d'un certain genre et un acte inconscient d'un autre genre représente un sérieux problème pour la théorie des actes de langage (p. 124). Il suppose également à tort que la théorie des actes de langage vise à établir une forme de démarcation précise entre ce qui définit une promesse et ce qui n'est pas une promesse (p. 135)⁷. Mais c'est en fait une conséquence de la théorie que puissent exister, dans la vie réelle, toutes sortes de cas marginaux au sein de chaque famille d'actes de langage. Une seconde conviction, tout aussi positiviste, consiste à souligner que les concepts qui s'appliquent au langage et à la littérature, pour être réellement valides, doivent se prêter à une procédure mécanique de vérification. Ainsi, lorsqu'on entreprend de définir le rôle de l'intention dans le langage, nombreux sont les critiques littéraires qui réclament immédiatement un critère mécanique permettant de garantir la présence et le contenu des intentions. Mais de tels critères n'existent évidemment pas. Comment nous y prenons-nous pour dire quelles sont les intentions d'une personne ? De toutes sortes de façons, voilà la réponse, avec le risque de faire fausse route, même dans les cas manifestement les plus favorables. Mais s'il n'existe donc pas de procédure mécanique de décision permettant d'identifier les intentions d'un auteur, ou de savoir dans quelle mesure une œuvre est une œuvre de fiction, ou si une expression est utilisée métaphoriquement, il ne s'agit nullement d'une chose qui aurait pour effet de miner les concepts d'intention, de

7. Sur ces différents points, voir J. R. SEARLE, *Les actes de langage*, trad. franç. de H. Pauchard, Hermann, Paris 1972, 4.1, p. 117 sq., 3.1 et 3.2., p. 95 sq. (n.d.t.).

fiction et de métaphore. L'usage que nous faisons de ces concepts, ainsi que des distinctions que nous opérons entre l'intentionnel et le non intentionnel, le littéral et le métaphorique ou le discours fictionnel et non fictionnel, cet usage repose sur un réseau complexe de pratiques linguistiques et sociales⁸. De manière générale, ces pratiques ne requièrent ni n'admettent l'existence d'un lien rigoureux interne, pas plus que l'usage de méthodes mécaniques simples, permettant de garantir la présence ou l'absence d'un phénomène. Le positivisme élémentaire que je suis en train de critiquer ne fait qu'un avec la supposition derridienne qu'à défaut de fondements nous sommes abandonnés au jeu libre des signifiants. La philosophie déconstructionniste comporte même des attraits encore plus élémentaires. Pour quiconque s'intéresse professionnellement aux textes de fiction, il est apparemment réjouissant d'apprendre que tous les textes, de toutes façons, appartiennent en réalité à la fiction, et que l'apparente dévaluation de la fiction, en tant qu'elle s'oppose à la science et à la philosophie, peut être déconstruite comme un préjugé logocentrique. De même, pour celui-là, il paraîtra positivement excitant de savoir que ce que nous appelons la « réalité » se réduit à la textualité. Mieux, sa vie s'en trouvera forcément facilitée, à un point qui dépasse de beaucoup ce qu'il aurait pu imaginer, puisque dans cette hypothèse, il devient inutile de se soucier des intentions de l'auteur, de ce qu'un texte signifie précisément ou de ce qui distingue, au cœur du texte, le métaphorique et le littéral, voire les textes et le monde. Il n'y a plus désormais que le libre jeu des signifiants. L'extrême limite et, me semble-t-il, la réduction *ad absurdum* de ce « sentiment de maîtrise » sur lequel débouche la décons-

8. Voir J. R. SEARLE, *Sens et expression*, trad. fr. et préface par Joëlle Proust, Minuit, Paris 1972 (n.d.t.).

truction réside dans l'affirmation de Geoffroy Hartmann aux termes de laquelle c'est au critique, et non pas à l'artiste, que revient désormais la tâche créatrice première.

POSTFACE

par

Jean-Pierre Cometti

Bien qu'un intervalle de six années sépare les deux textes, « Pour réitérer les différences » [*Reiterating the Differences*]¹ et « Le langage dans tous ses états » [*The Word Turned Upside Down*] représentent deux faces complémentaires, de la controverse qui a opposé John Searle et Jacques Derrida à la suite de la traduction américaine de *Signature événement contexte*². L'article dont on vient de lire la traduction française n'a certes pas été écrit par Searle

1. *Pour réitérer les différences*, trad. franç. Joëlle Proust, L'Éclat, Combas 1991. Rappelons que ce texte constitue la réponse de Searle aux réflexions que Derrida consacre à Austin dans « Signature événement contexte », publié dans *Marges*, Minuit, Paris 1972, texte traduit en anglais en 1977 dans la revue *Glyph*. Voir à ce sujet la postface de Joëlle Proust à *Pour réitérer les différences*, ainsi que la traduction française des textes de Derrida dans le volume *Limited Inc.*, Présentation et traductions par Elisabeth Weber, Galilée, Paris 1990.

2. *Marges*, *op. cit.*